

ARNAVILLE 2009

L'ÉCHO DU RUDEMONT

Rédaction : Mairie d'Arnaville



Café la Lorraine ou Café du Pont

Bulletin Municipal

N° 88

NOVEMBRE 2009

EDITION SPECIALE

par Monsieur Albert GUEPRATTE

- Mais dis donc, sur une maison il y avait un cadran solaire ?
- Oui il est encore là.
- Et en dessous c'était écrit :

VITA FUGIT SICUT UMBRA IRREPARABILE

- Du latin ?
- Oui, et en français cela veut dire :

LA VIE FUT COMME L'OMBRE IRREMEDIEABLEMENT

Site internet administratif de la commune d'Arnaville : <http://www.arnaville.mairie.com>

Adresse internet de la Mairie : mairiearn@numéricable.fr

Après un voyage de 800 Km, ses 87 ans dans les jambes mais pas dans la tête, mon oncle Albert Guépratte visite cet été le village de son enfance. Je l'accompagne et, à proximité de la place de l'église, sur l'âtre rénové, il me parle latin et me traduit immédiatement son propos en français. Cette devise que nous recherchions en vain depuis plusieurs années, est une fabuleuse découverte. Devant une telle clarté d'esprit, ébahi par sa connaissance du latin et la curiosité d'en savoir un peu plus, je lui dis « Tu devrais écrire les mémoires de ta vie au village »

« A la demande de ma petite fille, j'ai déjà raconté et écrit ma biographie, elle est en cours de rédaction pour l'imprimer, si tu veux je peux essayer de rédiger sur Arnaville » me dit il

Cette réponse opportune me comble de satisfaction.

Quelques jours plus tard, par courrier, je lui transmettais une page blanche de l'Echo du Rudemont pour préparer la parution de novembre.

Vous trouverez ci-dessous l'intégralité de son texte.

René Cailloux

❖ CHRONIQUE DE LA VIE ARNAVILLOISE AU DEBUT DU XXème SIECLE

Intégralité du texte de Monsieur Albert GUEPRATTE

Quoique né à Arnaville le 17 mars 1922, je n'y ai vraiment vécu qu'à l'âge de 10 ans. Mes parents ayant émigré à Noréant pour prendre la gérance d'une boutique épicerie - bazar appartenant à une tante qui venait de perdre son frère et associé.

Je n'ai jamais fréquenté l'école d'Arnaville : la maternelle à Noréant, le collège de Pont à Mousson à Sans jusqu'à 18 ans.

J'ai quand même fait la 1^{ère} communion à Arnaville. Mon voisin le plus proche : Gaston Boucher, est-il encore de ce monde ? Les gamins voisins dont je me souviens étaient, en Pallon : André Bignoli et son jeune frère, Jean et Raymond Adam agriculteurs.

La famille Kuhn, dont la fille Maria chantait à l'église, Pierrot Lummert, qui je crois, était son mari, étaient nos voisins les plus proches.

Nous habitions alors la grande maison de Pallon qui appartient maintenant à mon neveu François Cereser.

Le Pont Rouge était tout proche, il y avait de l'eau claire et des têtards abondants sous les pierres. Nous les piquions à la fourchette pour servir d'appâts aux lignes de fonds tendues à la tombée de la nuit et relevées tôt le matin. Il n'était pas rare, avec le voisin André Chrétien, de prendre trois ou quatre anguilles que je stockais toutes vivantes dans le bassin du jardin.

Avec André Bignoli nous fabriquions des pétards avec la poudre des munitions abandonnées en 1918.

Mais nous étions prudents, à Novéant j'avais vu, à l'âge de 7 ans, un camarade se noyer dans la ballastière et je me méfiais de l'eau profonde.

Je connaissais le Rupt de Mad comme ma poche depuis le canal jusqu'à Soulainvaux.

J'étais déjà, de dix à quatorze ans très intéressé par la terre, l'agriculture, le jardinage et le samedi, j'étais impatient de courir au jardin voir si les radis que j'avais semés étaient levés !

C'est ainsi qu'un matin, le 7 mars 1936, nous vîmes passer, sur la ligne Paris-Metz, une quantité de trains de troupes allant renforcer la ligne Maginot.

La voisine, une cousine, nous montrant la ligne de chemin de fer nous cria : « Vous allez semer des petits pois ? Vous ne les récolterez pas ! »

Rentré au collège quelques jours plus tard, je m'inscrivis à la préparation militaire. J'en ai conservé une petite médaille de tir au fusil.

Mes sœurs se marièrent, eurent de enfants, j'étais souvent à Bayonville chez ma sœur Margot mariée à un boulanger cafetier épicier : Pierre Lemoine.

J'y passais les week-end, il y avait une salle de bal, orchestre tous les samedis. J'avais fréquenté de bonne heure le petit bal du samedi soir à Arnaville au Café du Pont.

De dix à douze ans, j'ai vécu chez ma sœur Marie et promené mes petites nièces dans leur poussette. Pendant les vacances j'allais souvent avec Jules Cailloux, le père de René, travailler sur les toits, changer des tuiles. Jules faisait un peu tout, sciait le bois, réparait les vélos, vendait des cannes à pêche et entretenait les toitures. C'était d'ailleurs le seul travail possible pour un maçon ; sentant la guerre venir, personne ne construisait, ni n'entretenait les façades.

Je passai le bac à Nancy en 1939, en juillet et quelques semaines plus tard je me trouvais à Bayonville, travaillant comme aide-maçon avec Jules quand survint la mobilisation - Travail stoppé. Quelques semaines plus tard une ambulance militaire s'arrêta devant sa maison. Jules était blessé par une grenade balancée par un froussard qui l'avait pris pour un ennemi !

Le collège de Pont à Mousson était transformé en hôpital donc fermé. C'est là qu'on l'emmenait.

Pour la rentrée d'octobre j'aurais dû aller à Nancy mais, tous mes beaux-frères étant mobilisés, je me trouvais le seul homme de la famille avec un tas de petits neveux et nièces.

Je décidai donc d'attendre pour continuer mes études.

J'allai chez ma sœur Margot à Bayonville. Il ne restait pour faire le pain qu'un jeune apprenti de 18 ans. Je l'aidai la nuit, appris à conduire passai le permis et fis les livraisons de pain à Bayonville, Onville, Vilcey et Warville !

C'est ainsi qu'un jour, ma camionnette étant vert olive, un avion allemand me prit pour un véhicule militaire et me lâchât quelques petites bombes qui tombèrent à côté.

À Bayonville étaient cantonnés des télégraphistes, des réservistes âgés. Plus de bal le samedi soir !

J'eus l'occasion de mesurer le moral de ces mobilisés. Il n'était pas terrible. Le pain qui leur parvenait de l'intendance de Metz avait un mois, souvent vert à l'intérieur.

Quand commença l'offensive, les habitants de la frontière défilèrent jour et nuit sous nos yeux. Plus de pain fantaisie : de la boule pour tout le monde.

Puis vint l'ordre, aux hommes de 18 à 55 ans, de partir. Mon beau frère Pierre Lemoine avait pu s'échapper de Dunquerque en volant une moto.

Il fallait partir, les Allemands s'approchaient.

Ma mère décida de rester pour garder le commerce en disant : « Je les ai déjà vu en 1914, ils ne me mangeront pas. »

Pierre, Margot, Jules, Marie, les enfants et moi, répartis dans trois voitures prirent dans la cohue la route du Midi.

La voix de Pétain demandant l'armistice nous parvint sur une route du Midi.

Déçu, car je pensais m'embarquer pour l'Afrique je ne pu m'empêcher de penser : « Dieux... »

J'ignorais l'étendue du désastre.

Que dire du petit village du Gard, chez une vieille tante, un pays où il n'y avait pas de jardin, que de la vigne, avec un maraîcher pour fournir des légumes à tout le pays !

Au bout de quelques semaines nous faisons une tentative pour rentrer. Stoppés à la ligne de démarcation à Belleville sur Saône.

Inaction forcée, je fis les vendanges en Beaujolais et eu là l'occasion de voir atteler des bovins, surtout des vaches blanches.

On nous disait là-bas que nous ne pourrions jamais rentrer sous peine d'être arrêtés et pour le moins privés de cartes d'alimentation.

Fatigué d'attendre, je partis un jour en vélo et après avoir passé la ligne sans trop de difficultés, arrivai un soir à 8h à Bayonville. Le café était plein d'Allemands très polis qui buvaient de la bière.

Aussi, ma mère qui avait du sang froid et savait que beaucoup d'Allemands présents parlaient français me dit : « Dépêche toi, ta soupe va être froide »

J'étais parti depuis quatre mois. Quand tout fut fermé je lui racontai où nous étions et constatai qu'il était possible de rentrer si on pouvait passer la ligne.

Je décidai donc de partir chercher le reste de la famille et, dès le lendemain, me présentai à la Kommandantur à Arnayville demandant un laissez - passer pour Nancy.

Parlant un peu leur langue, je l'obtins sans mal et le lendemain pris le train de Nancy.

La nuit chez mon parrain, à 6 heures à la gare, un billet pour Chalons sur Saône « terminus ».

On ne pouvait aller plus loin sans autorisation spéciale.

Descendu à Chalons sur Saône, les quelques voyageurs restés dans le train pour Lyon sont contrôlés.

Habillé en ouvrier, avec une musette, je m'éloigne dans les voies derrière le train et quand il s'apprête à démarrer je remonte à contre voie.

Mais un garde m'a vu et monte me demander mon « Ausweis »

Au culot je sort mon laissez passer pour Nancy, garni de la croix gammée.

- « Nancy ! Wo is das ? (où est-ce,)
- Près de Lyon
- Oui » approuvent les voyageurs présents

Le train commence à rouler, le garde descend pas trop convaincu. Après tout, il s'en fout !

À trois heures je suis chez mes sœurs à Belleville.

- « Ah tu n'as pas pu passer !
- Non seulement je suis passé dans un sens mais aussi dans l'autre. »

(Faut-il encore continuer ? Ca va faire beaucoup et j'ai seulement 20 ans – il en reste 67 !)

Donc je raconte que la Lorraine est calme, la gestapo absente et qu'il faut rentrer !
À Belleville sur Saône les mécanos se sont mis à fabriquer des gazogènes (il n'y a plus d'essence).

Aussitôt livré, la camionnette au gazo est prête, Jules qui est né à Noyéant est devenu du fait de la re-annexion un citoyen du Reich. Il peut donc passer la ligne pour rentrer à Noyéant.

On lui confie les enfants, toujours bien reçus en Allemagne et il prend la route au volant du gazo. Il oublie de dire qu'il s'arrêtera à Arnayville.

La Lorraine est zone interdite, mais on peut rentrer vers Paris si on y habite. Munis de faux papiers fabriqués à la Préfecture de Mâcon nous prenons un train pour Paris bien décidés à nous tromper et aboutir à Nancy.

Tous bien arrivés, même avant Jules resté un peu en panne. Ils ne savent pas que le gazo il faut le ramoner de temps en temps !

Chacun reprend sa place, je rentre à Arnayville avec ma mère et ma jeune sœur Madeleine ; mais n'étant plus étudiant, il me faut un statut, je me déclare donc agriculteur ! et achète une vache – pour commencer.

L'hiver approche et, un jour, je parle au Maire du village, Armand Collignon, il est soucieux car il a une douzaine de vaches et on lui a volé ses chevaux - Comment rentrer les betteraves ?

- « Pourquoi ne pas atteler des bœufs et même des vaches comme dans le Midi ?
- Tu crois ? On va essayer. »

Quelques jours plus tard, je pars avec lui acheter des bêtes à Sachaussée les Etangs. Nous ramenons trois bœufs dont un pour moi et, au bout de quelques jours, équipés par un bourrelier, entraînés par un léger cheval de voiture, ils rentrent les betteraves de monsieur Collignon

à suivre.

Toujours content de faire le trajet Normandie-Lorraine pour retrouver son terroir et ses racines, Albert Guepratte était pressé de rentrer près de ses enfants dans son village normand d'adoption. Sa voiture chargée de mirabelles, impatient de les transformer, le pied ravigoté, il s'est fait flasher à 139 Km/h sur l'autoroute de l'Est. Quelle jeunesse... !!!

- « VIVE VALEQUE » Albert !

La maxime du cadran solaire devrait très prochainement retrouver sa place et interpeller les passants.

Elle fait partie du patrimoine privé à protéger absolument.

Qui a écrit cette phrase ?

De quelle époque date-t-elle ?

Nous souhaitons le découvrir grâce à vos commentaires...